

Effondrement

Tijl Nuyts

An extract pp 5-9; 10-11; 34-41

Original title Grondwerk
Publisher Atlas Contact, 2025

Translation Dutch into French
Translator Daniel Cunin

© Tijl Nuyts/Daniel Cunin/Atlas Contact/Flanders Literature – this text cannot be copied nor made public by means of (digital) print, copy, internet or in any other way without prior consent from the rights holders.

p 5-9

1

J'attends le débriefing. Depuis quand au juste, je ne m'en souviens plus. Nul doute qu'ils prennent acte de cette durée fondue en un graphique éclairant, corrélativement à d'autres variables : ma vitesse de déplacement, mon poids, les sons que j'émetts, la fréquence à laquelle je me montre à la surface. Je me demande si, toi aussi, tu analyses d'aussi près mon comportement quand tu viens me voir.

Entre-temps, cela me paraît si lointain. Le jour où je me suis nichée sous cette place, sous le gravier et la pelouse, entre l'aire de jeux et le bac à sable, les toilettes pour chiens et les conteneurs à verre. Tout était alors tellement bizarre, tellement différent de ce que je connaissais. Exténuée, je m'étais immobilisée dans le tunnel que je venais de creuser. Une dernière couche de terre me séparait du monde d'en haut. J'étais trop fatiguée pour lever une seule phalange, mais après tout, n'avais-je pas parcouru tout ce chemin pour en arriver là ? M'étant remotivée, j'ai enfoncé les mains dans la terre au-dessus de ma tête. Mottes humides entre les doigts, odeur de champignons, brèche qui béait de plus en plus à chacun de mes mouvements – soudain de l'air frais a fait irruption dans ma galerie, se frayant un chemin jusqu'à mes narines, ma trachée, mes poumons.

De préférence, je reste sous terre, ainsi que le font mes congénères depuis des millions d'années. Cela dit, on m'a confié une mission. Une fois plus ou moins habituée au taux d'oxygène élevé, je me suis donc forcée à glisser la tête dans le trou, jusqu'au monde d'en haut.

La lumière était bien moins vive que chez nous, mais cet agrément ne pesa pas bien lourd face au tsunami d'informations qui déferla sur moi. Je me suis cramponnée, essayant de résister, érigeant une barrière mentale destinée à filtrer les stimuli. En vain. Par vagues, maintes données m'emboutissaient. Rugissement de moteurs, crépitements électriques, brume, bouillonnement de millions de voix, toutes entremêlées, poids des véhicules au sol et dans le ciel, racines des arbres s'insinuant non sans mal et non sans murmures dans l'asphalte, viande grésillant dans une poêle, cliquetis de roues, goutte de pluie tombant peu à peu d'une feuille de châtaignier, métal sur les pavés, odeur pénétrante du goudron, floraison et gazole.

Bras et jambes écartés, j'ai pris appui de toutes mes forces sur le sol de la galerie, seule chose à laquelle me raccrocher. Il m'était impossible de faire face seule à ce flot d'impressions. Ça me dépassait. Du moins au moment en question. Je suis donc retournée sur mes pas afin de me replier dans mon tunnel. Avant d'explorer la surface, mieux valait que je passe encore un certain temps dans cette obscurité si familière.

Les premiers jours qui ont suivi mon arrivée, je les ai entièrement consacrés à creuser un terrier. Une entrée dissimulée avec soin menant à un premier niveau de couloirs, à peu de profondeur. De là, quelques passages descendant vers un réseau d'autres galeries. Où j'ai entre autres aménagé un cellier (par la force des choses, je n'y stocke que des denrées de médiocre qualité), quatre espaces sanitaires (même si, inutile de le dire, un seul me suffit) ainsi qu'une salle de réunion (en prévision du débriefing). C'est à mon alcôve que j'ai consacré le plus de temps : techniques de maçonnerie traditionnelles, sol moelleux et porte à triple sécurité. Voici peu, comme je sais qu'ils sont sur mes traces, j'ai renforcé cette protection. Hors de question de prendre le moindre risque.

Oui, c'est un fait, j'ai creusé mon terrier toute seule. Et avant que tu ne me fasses la leçon : je sais bien que ce n'est pas ainsi qu'on opère. Depuis des siècles, nos procédés en la matière obéissent à une chorégraphie coordonnée avec précision, une danse dans les ténèbres de notre tanière en constante expansion. Quand nous nous mettons en quête de nourriture, nous formons une longue guirlande de corps. Le premier chasse la terre en arrière, vers l'ouvrier qui s'est positionné juste dans son sillage. Celui-ci la repousse à son tour d'un coup de patte bien orienté, le troisième agit de même, et ainsi de suite jusqu'à ce que nous parvenions à la sortie. Sans aide, il est quasiment impossible d'accomplir une telle tâche. Mais je n'avais pas le choix. Aussi ai-je creusé. Seule.

Aujourd'hui encore, gagner le monde d'en haut suppose un grand effort de ma part. Toutefois, après être restée retranchée bien des semaines dans la solitude de mon réseau de galeries, j'ai fini par surmonter ma peur. Même si je suis désormais plus ou moins en mesure de gérer le déluge constant de stimuli et d'interpréter la plupart d'entre eux, je ne me sens toujours pas dans mon élément. Mais c'est ainsi et pas autrement. En conséquence, je me hisse chaque jour hors de mon alcôve, remontant les tunnels jusqu'au monde d'en haut. Là, je respire l'air extérieur et m'avance dans l'herbe perlée de rosée. À chaque fois, mes vibrisses perçoivent les vibrations que propagent les nombreux pas familiers. Personnes qui se pressent sur les sentiers, le gravier crissant sous leurs semelles. Gamins qui, en rigolant, se poussent les uns les autres dans les buissons. Grappes de gens las qui attendent aux abords de la place qu'un véhicule les emmène.

Une secousse parcourt le sol. La sens-tu ? Non, bien sûr que non, ce genre de choses, tu ne les remarques guère. D'ailleurs, moi aussi, je m'y habitue. À intervalles réguliers, je sens la place trépider, y compris dans les pièces les plus reculées de mon terrier. Les parois tremblent de façon épouvantable ; des pans que j'avais soigneusement tassés s'effondrent. Dorénavant, quand ce phénomène se reproduit, je n'éprouve plus rien d'autre que de l'agacement.

La première fois que j'ai perçu ces convulsions – c'était peu après mon arrivée –, un frisson d'effroi a parcouru mes entrailles. Je finissais d'égaliser les murs du cellier quand, autour de moi, tout s'est mis à vibrer. Je me suis allongée sur le sol puis ai croisé les bras au-dessus de ma tête. C'en était donc fini : ma mission s'achevait là, avant même que je n'eusse pu accomplir la moindre étape du Plan. Des secousses qui s'intensifiaient, toujours plus proches les unes des autres – avant de s'estomper tout aussi vite, comme de l'eau s'infiltrant dans la terre. Alors que tout semblait terminé, une nouvelle trépidation a déferlé pour disparaître tout aussi rapidement que la précédente. Puis une autre encore. Et une énième. Comme je ne courais à première vue aucun danger, j'ai passé avec prudence la tête hors du trou. J'ai goûté l'air frais, me commandant de rester sur place alors que la secousse suivante approchait.

Quelque chose d'énorme fonçait droit sur moi. Un serpent ? Pas le temps d'esquiver. Tandis que je voyais une paire d'yeux luisants se rapprocher à toute vitesse, une deuxième créature se précipitait vers moi depuis la direction opposée. J'ai réussi à plonger dans ma tanière. Le nez pointé vers l'entrée, j'ai attendu que l'une d'elles enfonce sa face écrasée dans l'ouverture. Je montrais les dents, déterminée à me défendre bec et ongles.

Mais les bêtes ne s'avancèrent pas, ne se glissèrent pas dans ma galerie. Sur la place, à droite et à gauche du terrier, elles s'étaient immobilisées. Me tendaient-elles une embuscade ? Ou, déjà

rassasiées, venaient-elles ici pour se reposer ? Quelques animaux – humains, chiens, mouches vertes et bleues – se risquèrent à proximité et tentèrent même d’établir le contact avec elles ! Curieusement, les bouches affamées ne les engloutirent pas. Ce sont les flancs de ces créatures reptiliennes qui s’ouvrirent, d’un côté, pour se gaver d’animaux – lesquels se laissèrent docilement avaler – tout en en recrachant d’autres par la même voie. Dans quel monde avais-je donc atterri ?

Un humain et son petit sortirent indemnes de l’une de ces bêtes. De l’autre émergea une poignée d’enfants qui jacassaient. Eux aussi paraissaient sains et saufs. Un autre humain et un chien frôlèrent l’entrée de mon terrier. Le chien se retourna. Bien entendu, pour lui, mon domicile regorgeait d’odeurs inédites ; enthousiaste, il huma les effluves épars, puis leva la tête, nez pointé dans ma direction. Me flairait-il ? Je reculai. Il renifla le gravier à quelques mètres du trou, mais l’humain tira sur la cordelette passée autour de son cou ; le chien geignit, fit demi-tour, et tous deux traversèrent la place avant de disparaître derrière les arbres.

Aux deux premiers amphibènes géants en succéda une longue flopée. Aucun d’entre eux ne m’attaqua. Il ne s’agissait ni de ces boas des sables ni de ces couleuvres à lèvres rouges que j’avais toujours redoutés. C’étaient des bêtes que je ne connaissais pas ; à intervalles réguliers, elles s’approchaient, chacune imitant les mouvements de ses congénères, et avaient pour habitude d’engloutir et de recracher de petits groupes d’humains. Tant que je ne m’approchais pas trop, je ne semblais courir aucun risque. De leur gueule ne fulgurait aucune langue fourchue, pas la moindre extrémité susceptible de capter des molécules dans l’air qui auraient transmis ma position à leur cerveau. Possédaient-elles seulement une conscience ? J’en doutais. Sur la place, les incessants tremblements de terre paraissaient être causés par ces bêtes qui ne cessaient de décrire la même boucle, de façon décidée, pour ne pas dire servile.

À présent, le grondement des tramways ne m’est que trop familier. Il y a bien longtemps que cela ne m’inspire plus aucune peur. Du moins, si peurs il y a, elles ne viennent plus d’eux. Car, comme tu le sais, bien d’autres dangers menacent ici. En ce moment même, le sol tremble sous mes pieds – et sous les tiens. Vite, quelques étançons de plus ! Attends-moi ici. Je n’en ai pas pour longtemps. Witregel tussen alinea’s waar nodig (zoals in het boek). Eerste alinea (na witregel) niet ingesprongen. Interlinie = 1,15; afstand na alinea = 0 pt. Dit is de doorlopende tekst, links uitgelijnd. Dit is de doorlopende tekst, links uitgelijnd.

p 10-11

2

Loin de cette place de ton pays, poussait un enchevêtrement de feuilles. Entre elles, d’innombrables fleurs somnolaient. Encore recroquevillées, mais quelques heures avant le lever du jour, elles allaient s’ouvrir avant de déverser leurs parfums dans le monde. Peu après, un essaim d’insectes, au frénétique bourdonnement et aux ailes réchauffées par les premiers rayons du soleil, viendrait butiner leur pollen.

Des fleurs et du soleil, tout cela est certes bien beau, mais la plupart des nôtres ne sortent jamais sur la croûte terrestre. On part en quête de la richesse souterraine de la plante. Elle pousse cinquante centimètres plus bas, dans les ténèbres éternelles où le jour et la nuit n’ont aucune importance. Une racine, longue et pointue, saturée de sucres. Reliée à d’innombrables autres tubercules par un réseau de rhizomes dans lesquels circulent de grosses gouttes de suc. Toi, à cet endroit, tu souhaiterais sans doute parler des couleurs du tubercule – des nuances allant du jaune pâle au rose, du rouge orangé au brun violacé –, mais celles-ci ne nous intéressent pas. On n’est pas même en mesure de les

distinguer. Ce qui nous intéresse, nous, c'est ce qui se cache sous cette peau : la chair de la patate douce.

Brusquement, la guirlande des corps s'arrête. Alors qu'on vient de repousser les dernières poignées de terre sous nos pieds, l'odeur suave envahit, submerge la galerie. Un frisson parcourt notre colonne. La racine transperce la paroi : on grimace de soulagement, entrechoquant nos nez de satisfaction. Encore un petit effort et le butin sera à nous. N'a-t-on pas trimé pour ça ? Les muscles de mes doigts ne s'engourdissent-ils pas ? La première ouvrière pose les mains sur le tubercule et se met à le ronger. Ses incisives s'enfoncent habilement dans la chair qui se détache dans un craquement sec et tombe à ses pieds. La deuxième ramasse le morceau et le transmet à la numéro trois, laquelle se retourne et enjambe le dos des autres, après quoi chacune et chacun progresse d'une place. L'un après l'autre, ouvrières et ouvriers franchissent nos dos, un morceau de patate douce dans la bouche.

Elle et moi sommes les dernières. Entre nos dents, on nous fourre à toutes deux un morceau du tubercule et, à notre tour, on décrit un demi-tour. Ensemble, on quitte la galerie. Derrière nous, on entend la première ouvrière enduire avec soin la racine entamée d'un rien de terre qu'elle a au préalable humidifiée de sa langue. Un pansement d'argile qui va aider le tubercule à cicatriser et à peu à peu repousser – jusqu'au passage d'une autre colonne.

– Mais tu traînes où ? crie-t-elle.

(...)

p 34-41

5

La première voiture a disparu peu après cinq heures et demie du matin, juste avant l'heure de pointe. Ça et là, des lumières s'allumaient et des gens sortaient de chez eux. Tramways et bus se traînaient dans les rues. Quant aux métros, soustraits à tous les obstacles, ils tintamarraient à toute berzingue sous les quartiers résidentiels. Tous les obstacles ? Si ce n'est que, moi aussi, je me remuais sous la surface.

Ça a commencé par une fissure. Un passage piéton s'est fendu, le sol s'est affaissé et la chaussée s'est ouverte d'un coup. Quelques secondes plus tôt, la Peugeot 206 était encore garée comme il faut au bord du trottoir ; or, voilà qu'elle gisait au fond du trou béant, sur le flanc, comme si elle dormait.

Des rubans de balisage bouclèrent bientôt la rue. Plus tard, tu devais me raconter que d'aucuns s'étaient agenouillés près de la crevasse. Regardant en bas, un tantinet rigolards. Des objectifs zoomaient. Des employés municipaux gesticulaient pour repousser les curieux attirés par le sensationnel. Une grue hissa la voiture. Les badauds tendaient le doigt. Tout excités, des enfants gloussaient. D'autres avaient peur. Pourquoi le sol se retournait-il contre la ville ?

Puis tout s'est précipité. Des crevasses sont apparues partout. Les détails, tu m'en as fait part plus tard. Place du Châtelain, dans la commune d'Ixelles : un camion aux roues arrière prises en étau au fond d'une faille, cabine soulevée à plusieurs mètres du sol, benne prisonnière d'une terre collante. À Schaerbeek, autre commune de la capitale, dans la partie basse de l'avenue Chazal, un rond-point d'abord fissuré avait fini par engloutir une camionnette. Au centre de Bruxelles, rue du Cardinal-Mercier, une brève mais violente secousse avait emporté une partie de la chaussée. Sur le rond-point Schuman, près des institutions européennes, deux voitures s'étaient évanouies. Et sur la chaussée de Louvain, à Saint-Josse-ten-Noode, une large lézarde s'était là aussi formée du jour au lendemain. Ce

qui avait conduit à l'évacuation de plus d'une centaine de riverains. « Problèmes de stabilité. Vous devez quitter votre domicile. Oui, sans tarder. » Partout dans la ville, on voyait des plaques d'asphalte déformées, aussi froissées que ma peau.

Chacun dès lors de s'acharner à discerner les causes de ces phénomènes. Des conduits des égouts avaient éclaté, des joints avaient cédé, des racines d'arbres s'étaient enfoncées trop profondément dans le sol. Les canalisations en fonte datant du XIX^e siècle avaient fait leur temps. Fragiles, elles se brisaient les unes après les autres, provoquant des fuites partout. Soumise à une énorme pression, l'eau s'engouffrait dans la terre, déjà bien assez spongieuse. Sous les avenues, le sol se dérobaît, les fondations s'effritaient. Les chaussées s'affaissaient.

Plus tard, tu devais me parler de la campagne de dénigrement que ces trous avaient provoquée. Des citoyens en colère étaient descendus dans la rue, les réseaux sociaux s'enflammaient. Les administrations locales avaient échoué ! Que faisaient les personnes décisionnaires ? Il fallait de toute urgence remplacer la totalité des infrastructures obsolètes, affirmaient les experts dans les pages « Opinions » des journaux ou lors de débats télévisés. « Les canalisations sont enfouies sous terre. Nos voitures et nos bus roulent dessus tous les jours. Mais il nous est impossible de voir ce qui se passe. On ne dispose pas même de plans indiquant le tracé de ces buses. C'est le chaos là-dessous. À l'avenir, nous serons de plus en plus souvent confrontés à ce genre de crevasses qui apparaissent sans prévenir. Nos réseaux d'égouts sont devenus des bombes à retardement. »

Bien entendu, d'autres voix se faisaient entendre. Ne nous prenez pas pour des imbéciles ! Tous ces trous qui surgissent les uns après les autres : est-ce vraiment à cause de quelques canalisations qui fuient ? Mon œil ! Il y a de la malveillance là-dessous ! Tout ça, c'est à coup sûr orchestré par une organisation bien huilée aux ramifications internationales. Bruxelles n'est-elle pas un nid d'espions ? Et ceci depuis toujours. Toutes ces informations qu'on peut glaner dans cette métropole qui abrite, outre des centaines de délégations étrangères, le quartier général de l'OTAN ainsi que les institutions européennes. Les agents secrets y affluent comme mouches sur une bouse de vache. Des porte-documents à double fond, des dispositifs d'écoute dissimulés dans les murs : ça fait une éternité qu'on n'y prête même plus attention. Quand on va manger un steak béarnaise à proximité du bâtiment Berlaymont, mieux vaut ne pas révéler de secrets. Il y a des micros partout – sous les tables, dans les lambris, y compris dans les verres à vin. Impossible de nier que des espions grouillent dans tous les coins de la capitale. Bruxelles, c'est comme ça, pas autrement. Or voilà que, par-dessus le marché, plein de voraces crevasses faisaient leur apparition.

Bien vite, les théories s'étaient multipliées. Les trous béants dans la chaussée ? le premier fait d'armes d'une vaste conspiration. La nuit, les conspirateurs en question se réunissent dans le sous-sol d'un kebab – ou d'un restaurant de sushis ! – à Molenbeek, à moins que ce ne soit dans le quartier européen. Penchés sur des tables poisseuses, ils trempent des frites dans de la mayonnaise – ou des sashimis dans de la sauce soja ! – tout en ourdissant les desseins les plus terribles. Pour l'instant, ils se contentent de faire disparaître voitures, camionnettes et camions dans les profondeurs. Mais qui dit qu'ils vont s'en tenir à ça ? Avant qu'on en ait pris garde, un habitant de la ville va tomber dans un de ces trous. Et bientôt, qui sait, ils vont engloutir nos enfants. Celui de la commune de Saint-Josse-ten-Noode ne s'est-il pas formé à quelques mètres d'une crèche ? Sans compter que bien pire pourrait arriver ! En une seule nuit, toutes les communes de la capitale – le cœur du pays – avalées par un gouffre gigantesque ! Imaginez ça : toute la population engloutie en un rien de temps par les ténèbres ! Ça peut arriver à n'importe quel moment. Pourquoi personne ne réagit ? Il n'est pas encore trop tard. Si tout le monde se réveille, on a une chance d'arrêter les conspirateurs à temps !

J'ai gloussé d'aise quand tu m'as rapporté les explications que tes semblables avançaient. Des théories toutes plus farfelues les unes que les autres. Toutefois, le fond de ces histoires effleurait la vérité : quelque chose bouillonnait sous la surface. Une obscure énergie s'était emparée du sol. La véritable cause des affaissements échappait à tout le monde. Pour l'homo sapiens, le monde

souterrain restait une *terra incognita*. Il avançait à tâtons dans le noir. Ces mêmes ténèbres dans lesquelles je fouissais jour et nuit.

Toi, bien sûr, tu avais une petite idée de ce qui se passait. N'avais-je pas quelque chose à voir avec ça ? Comme tu finis toujours par me tirer tous les vers du nez – tous ou presque –, ça ne sert à rien de nier. Oui, en attendant le débriefing, j'ai entrepris quelques actions de mon propre chef. Sans cependant m'enfoncer bien loin. En effet, au début, je me suis limitée à quelques explorations en surface dans les environs de la place de la Patrie.

La première fois, j'avais très peur de franchir le périmètre que j'avais si soigneusement tracé autour de mon terrier. Surtout parce qu'il me fallait me risquer en dehors seule. Que n'était-elle pas ici avec moi ! Toujours est-il que je savais que notre direction estimait nécessaire de cartographier la surface – n'est-ce pas là, après tout, une activité dans laquelle ton espèce excelle ? D'abord approfondir les choses, ensuite les saper. Aussi, pour la première fois depuis des mois, j'ai décidé de quitter mon poste de guet et d'explorer les environs de la place de la Patrie.

Où suis-je allée ? Bon, écoute bien. Et consigne tout au mot près.

Je mets le nez dehors. Essayant de me convaincre que les yeux avides des caméras ne m'épient pas. Pour autant que je puisse en juger, la voie paraît libre. Je quitte la place et emprunte l'avenue vers l'est, en passant devant la station-service et la supérette du quartier. Je n'étais jamais allée aussi loin. Je fais de mon mieux pour respirer calmement, mais je sens quand même, tel un criquet, l'aiguillon de la panique me monter à la gorge.

Au milieu de la chaussée, les tramways vont et viennent. J'avance sur l'accotement, suffisamment loin des rails, à l'abri des regards humains au milieu de l'herbe et des pissenlits qui poussent là. Les racines des cerisiers du Japon soulèvent l'asphalte. Levant la tête, je constate que ces arbres ne sont pas encore en fleurs, mais je perçois déjà l'odeur de leurs bourgeons ; je devine ceux-ci, tout gonflés, se réjouissant par avance. Un peu de patience encore et ils vont éclater pour, durant une dizaine de jours, enivrer ces avenues et leurs habitants de leur parfum.

En attendant, ce sont d'autres effluves qui affluent à mes narines. Les remugles des poubelles, la graisse de la chaussée et un cocktail de gaz d'échappement qui flotte au-dessus de la place. Je me réfugie dans une petite plate-bande, sous un panneau publicitaire, le temps de sonder les déplacements de l'air.

Essayant d'embrasser du regard la place Général-Meiser, je flippe. Je ne sais pas quoi humer pour commencer. Un complet chaos. Dans le cocon métallique de leurs voitures, tes semblables foncent dans tous les sens. À vélo, d'autres slaloment entre bus et utilitaires qui ne cessent de griller la priorité ou s'aventurent, au mépris de la mort, sur les passages piétons. L'un après l'autre, les trams grondent en traversant le rond-point avant de plonger dans les tunnels. Ces bouches béantes m'attirent. Toutefois, je me maîtrise et reste à la surface pour suivre les mouvements autour de moi. À proximité, de longues jambes humaines se hâtent. Des chaussures de toutes formes et de toutes tailles, le dessous imprégné d'une épaisse couche d'empreintes odorantes. La ville colle à vos semelles. Et vous la portez avec vous, où que vous alliez.

Mes expéditions ne se sont pas limitées à des sorties sur la place Général-Meiser. J'aspirais à plus. Ma peur du monde d'en haut s'est estompée et ma soif d'informations accrue de jour en jour. Une soif qui anime de même ton espèce. Toi tout particulièrement, toi et ton désir de consigner tout ce que je te raconte.

Un matin, je mets le cap vers un endroit où aucune voiture ne file à toute vitesse, où les gens semblent marcher sur les sentiers avec un peu plus de sérénité qu'ailleurs. Un espace vert aménagé voici deux siècles. Ici, ton espèce vient se détendre en respectant les délimitations qu'elle a elle-même tracées. Ici, la naturalité apprivoisée peut s'épanouir, dans des parterres où l'on tond tardivement, où l'on tolère côte à côte, tout en les surveillant, plantes rampantes, buissons, broussailles et arbres.

Je m'immerge dans le parc Josaphat et flâne au milieu de parterres regorgeant d'essences que vous avez déracinées ailleurs pour les replanter ici. Je passe devant des statues censées rappeler la gloire de ta patrie – à commencer par celle du souverain qui a fait aménager les lieux. Les plans d'eau, je prends soin de les éviter. Sur leurs bords, près de rochers factices, des oies du Nil furètent en sifflant avec rage, à la recherche de graines, de vers de terre et de bagarres. Sur des branches qui émergent, de trappes tortues à tempes rouges, yeux fermés, prennent le soleil. Elles ne semblent pas avoir de mauvaises intentions, mais on ne sait jamais : il ne m'en faut pas beaucoup pour les imaginer me happer. Avant même que je m'en rende compte, l'une d'elle va m'entraîner sous l'eau et m'aspirer dans sa poche gulaire en train de gonfler – fin de ma mission. Saisie de frissons, je m'enfonce plus avant dans le parc. Dans la cime des arbres, à des mètres au-dessus de moi, des bandes de perruches à collier se traitent de tous les noms dans leur dialecte strident. J'accélère le pas, l'esprit occupé par toutes ces espèces exotiques envahissantes que je viens de croiser. Tout aussi allochtones que moi, mais bien moins solitaires.

Alors que je progresse à travers des fourrés, je respire l'argent sale qui a rendu possible la création de cette vaste étendue. Je sens ces capitaux se frayer un chemin dans mon cerveau, lentement et visqueusement, au rythme du flux des matières premières – le long trajet par terre et par mer, depuis le vaste continent que j'ai moi-même quitté jusqu'à ce lieu, dans cette ville au cœur de ton pays. Ainsi que celui des fonds qui ont soutenu la construction de votre État-providence. Dans vos téléphones, je perçois le crépitement des éclats de cobalt et de coltan issus de mines privatisées de cet autre pays, bien plus grand que le tien ; de ces séculaires minéraux qui vous apaisent, vous les néophytes utilisateurs, d'une voix glacée en vous promettant distraction et affirmation de soi. Les voix de vos jeunes congénères qui ont extrait ces minéraux, vous ne les entendez pas. En revanche, grâce à vos portables, vous êtes en contact avec une multitude d'autres voix. Des bips et des vibrations, des jactances et des murmures. Des shots de dopamine administrés par des appareils, des conversations entre l'homme et la machine. J'entends ces échanges continus bourdonner entre les arbres tout en captant les mouvements de grappes de gens en train de pique-niquer sur les pelouses. Un bambin rit, crie et titube en direction de ses parents, trébuche, tombe avant d'être réconforté.

Étais-tu là toi aussi, dans le parc ? Me cherchais-tu ? Qui sait, si mes vibrisses avaient été mieux réglées, j'aurais pu dès alors relever ta présence et te suivre à la trace tandis que tu empruntais les sentiers bordés de buissons. J'évite un groupe de lapins et gravis une pente, vigilante en raison des caméras qui, peut-être, me suivent alors que je me précipite de taches d'ombre en taches d'ombre. Je traverse l'allée et me glisse sous une clôture délabrée. Dans le sol d'un champ en friche, je creuse une tranchée.

La première fois qu'une telle profusion d'impressions organiques me titillait les moustaches dans cette ville. Des pyrrhocores et des coccinelles évoluaient sur les brins d'herbe ; tout autour de moi bombillaient des bourdons des champs et des andrènes noires bronzées au corps duveteux ou encore des hoplocampes du pommier. Et au-dessus de moi : le gazouillis de troglodytes mignons, de moineaux et de grives musiciennes, le roucoulement de tourterelles et le pialement de mouettes rieuses. De temps à autre, un train filait à travers le paysage ou un humain, chaussé de bottes en caoutchouc et muni de jumelles, avançait tant bien que mal sur l'étendue plane. Mais à part cela, il n'y avait que l'herbe et les oiseaux, les insectes et moi.

Dans cette oasis, j'aurais bien voulu rester un peu plus longtemps – ou du moins jusqu'à ce que l'homo sapiens y érige un nouveau projet immobilier. Cependant, pas question que je me repose sur mes lauriers. Il était temps de passer à l'action. Aussi me suis-je mise à creuser.